« Peut-être aussi, dans ce beau pays de France, la mode d'attribuer à un *cas pathologique* tout caractère de femme un peu viril est elle complètement établie ; il serait à souhaiter que ces cas pathologiques se manifestassent en grand nombre chez les petits crevés et autres catégories du sexe fort... »(*Mémoires*, p. 274.)

Pour nos mentalités mesquines et nos égoïsmes étroits, il est en effet *pathologique* de se donner tout entier à une Idée, de combattre avec désintéressement pour une cause noble et élevée !!

Chez Louise, nous trouvons, à la fois, la virilité du caractère et la douceur du sentiment, un dévouement illimité.

Ne fut elle pas supérieure aux saintes et aux saints de l'Eglise, dont on nous vante les mérites ? Car elle ne croyait pas en Dieu, ni au Paradis ; elle n'attendait aucune récompense en échange du don total de sa personne.

Nous pouvons être fiers de Louise Michel. Elle a honoré la cause de la Liberté et de la Raison. Elle est trop haute et trop loin pour que nous puissions la prendre comme modèle, mais son exemple n'en est pas moins un réconfort et un stimulant. Aux jeunes surtout, il faut faire connaître et aimer la *Bonne Louise !*

A. L.

Imprimerie André Lorulot, Herblay (S.-et-O.).

LES GRANDES FIGURES D'HIER & D'AUJOURD'HUI

LOUISE MICHEL

La " Vierge Rouge "

PAR ANDRE LORULOT

AUX EDITIONS DE L'IDÉE LIBRE

4 fr.

PREAMBULE

On pensera peut être que la figure héroïque de Louise Michel a perdu toute « actualité » et qu'elle ne cadre guère avec une époque aussi plate que la nôtre ?

Quelle déception éprouverait la « Bonne Louise » au spectacle de nos égoïsmes hypertrophiés ! Elle qui ne voulut jamais vivre que pour Autrui...

Et que dirait-elle de notre classe ouvrière, de plus en plus dépourvue d'idéal, et dont le socialisme devient, hélas, exclusivement alimentaire ?

Raison de plus pour parler un peu d'Elle... Non pour la donner en exemple, mais pour avoir une occasion unique de rougir un peu de nos lâchetés et de nos petitesses !

LOUISE MICHEL

SA JEUNESSE

SES PREMIERES IDEES

Louise Michel est née le 29 mai 1830 à Vroncourt (Haute-Marne).

Sa mère, Marianne Michel, était une modeste servante, employée au château de Vroncourt. Elle avait eu des relations intimes avec le châtelain, Etienne Demahis, qui la rendit mère.

Ce n'était pas un châtelain ordinaire. D'abord, parce qu'il était loin d'être riche et que son château tombait en ruines. Ensuite parce qu'il professait des idées très avancées. Grand admirateur de Voltaire, des Encyclopédistes, de la Révolution française, Demahis était un rationaliste convaincu, un démocrate irréductible. Auprès de lui, la petite Louise fut à bonne école.

Elle fut en effet élevée au château. Demahis et sa femme (1) la traiterent exactement comme l'enfant de la maison — à tel point que, dans le village, on l'appelait Mlle Demahis.

Dans ses *Mémoires,* Louise Michel parle longuement de son enfance et ses souvenirs de Vroncourt semblent gravés profondément dans sa mémoire.

Son hérédité était bonne et elle possédait, dès sa jeunesse, une santé parfaite, une vigueur de corps et d'esprit, qui lui permirent de mener une existence particulièrement mouvementée.

Cette bonne constitution ne l'empêchait pas d'être particulièrement sensible, très émotive. C'est ainsi qu'à l'âge de huit ans, assistant à une prise de voile, elle fut tellement « empoignée » par la cérémonie qu'elle se trouva mal et qu'il fallut l'emmener.

Suivant l'exemple de sa grand'mère (c'est ainsi qu'elle appelait Mme Demahis) elle se lança toute jeune dans la poésie.

Elle chante surtout les bois, la mer, la Nature.

Voix étranges de la Nature,
Souffles des brises dans les bois,

(1) Charlotte Demahis était assurément une femme très supérieure, non seulement parce qu'elle accepta, avec une belle largeur d'esprit, de s'occuper de la petite *bâtarde,* mais parce qu'elle avait une culture réelle. Elle taquinait volontiers la Muse ; sans doute la vocation poétique de Louise fut-elle favorisée par elle.

Souffle du vent dans la mâture
Force aveugle ! puissantes voix !
Tempêtes, effluves d'orage,
Que dites-vous, gouffres des âges,
Souffles des brises dans les bois ?

(*poésie de jeunesse*)

Puis, il lui vient un grand appétit de lecture...

« Comme je lisais à cette époque, avec Nanette et Joséphine, deux jeunes femmes de remarquable intelligence, qui n'étaient jamais sorties du canton !

« Nous parlions de tout ; nous emportions, pour les lire, assises dans la grande herbe, les *Magasin Pittoresque,* les *Musée des Familles,* Hugo, Lamartine, le vieux Corneille, etc.

« J'avais peut être six ou sept ans, quand le livre de Lamennais, les *Paroles d'un Croyant,* fut détrempé de nos larmes.

« A dater de ce jour, j'appartins à la foule ; à dater de ce jour, je montai d'étape en étape à travers toutes les transformations de la pensée, depuis Lamennais jusqu'à l'anarchie... »

Cette exaltation ne devait plus jamais la quitter. A travers les pires épreuves, les souffrances les plus cruelles, jamais son cœur ne s'assagira. Dans la vieillesse la plus avancée, à la veille mê-

me de sa mort, nous la trouvons toujours aussi ardente...

***

Elle fit parvenir plusieurs de ses poésies à Victor Hugo, lequel daigna lui répondre. Il l'encouragea et la conseilla et leur correspondance se poursuivit très longtemps.

Louise écrivit même un opéra, en vers : *Le Rêve des Sabbats,* lequel ne fut jamais représenté, ni même imprimé.

Dès l'enfance également nous voyons se manifester cette générosité extraordinaire, qui sera la grande caractéristique de sa vie.

Elle aime à donner. A tel point qu'elle volait chez ses parents tout ce qu'elle pouvait voler (argent, fruits, légumes), afin de pouvoir le distribuer auxgens du pays – de la part de ses parents. Il en résultait parfois d'amusants quiproquos. Toutes les observations restaient vaines ; elle continua à voler, car elle avait tant de plaisir à offrir !

A l'âge de quinze ans, sa situation changea, car son père (ou « grand-père », comme elle l'appelait) mourut. Mme Demahis mourut également cinq ans plus tard en 1850.

Les Demahis avait un fils (« légitime » celui-là !), qui se hâta, poussé par une épouse rapace, de prendre possession de son héritage. Louise fut éconduite sans ménagements et dut se contenter de la petite donation que les Demahis lui avait faite.

Elle fit ses débuts d'institutrice en 1853 (institutrice *libre,* pour ne pas être obligée de prêter serment à l'Empereur, qui venait de s'emparer du pouvoir). La jeune fille, en effet, est déjà républicaine et déteste cordialement les tyrans de tout acabit.

A son école, à Andeloncourt, elle fait chanter la *Marseillaise* aux enfants et elle tient des propos imprudents. On la dénonce, on lui reproche d'être « rouge ». Le Recteur de l'Académie la semonce. Une autre fois, elle est convoquée par le Préfet. Ne s'est-elle pas permise de comparer Napoléon III à.... Domitien. « Si vous n'étiez pas si jeune, lui dit le préfet indigné, on pourrait vous envoyer à Cayenne ! »

Ce zélé fonctionnaire ne se doutait assurément pas que ladite jeune fille était destinée à passer dix années au bagne...

Mais pour le moment Paris l'attire ; avec son agitation politique, ses réunions, ses journaux, sa

vie plus intense. Elle quitte le calme Vroncourt et elle vient, en qualité de sous-maîtresse, chez une dame Vollier, qui tient un pensionnat dans la capitale. Cette dame meurt en 1865 et Louise Michel s'associe alors avec une amie, afin de continuer à s'occuper du pensionnat.

On la voit dans tous les clubs du quartier Latin. Elle se mêle activement à la politique. L'opposition républicaine grandit tous les jours et l'Empire chancelle. Pour se prolonger, il ne tardera pas à déclencher la guerre, tombant volontairement dans le piège tendu par Bismarck.

Aux funérailles de Victor Noir, assassiné par le prince Bonaparte, 200.000 Parisiens assistent, outrés d'indignation. Louise Michel est là, comme de juste, cachant un poignard sous ses habits d'homme...

Elle serait en âge de se marier... Plusieurs prétendants se sont d'ailleurs présentés ; ils ont été éconduits. Notre héroïne ne semble nullement intéressée par le mariage...

On ne peut se marier quand on veut être vraiment *combattant*, dit-elle :

« Il est vrai qu'il m'était possible de penser ainsi, puisque ceux qui m'avaient demandée en mariage m'auraient été aussi chers comme frères que je les trouvais impossibles comme maris ; dire pourquoi, je n'en sais vraiment rien ; comme toutes les femmes, je plaçais mon rêve très haut et, outre la nécessité de rester libre pour l'époque de la lutte suprême, j'ai toujours regardé comme une prostitution toute union sans amour » (*Mémoires*, p. 74).

LA GUERRE ET LA COMMUNE

Bien que simplement républicaine (elle ne deviendra anarchiste qu'à son retour du bagne, une douzaine d'années plus tard), elle est déjà foncièrement révolutionnaire ; elle ne recule pas devant la violence. Et le célèbre vers de son grand ami Victor Hugo paraît obséder son esprit :

Harmodius, c'est l'heure,
Tu peux tuer cet homme avec tranquillité (1)

Elle caressa le projet d'assassiner Napoléon III, dans l'intérêt même de la France et de la Paix « car cet homme de moins, il y avait des millions d'hommes épargnés... On eût évité Sedan si Bonaparte fut mort, mais on a la coutume d'attendre

(1) *Les Châtiments.*

l'anéantissement d'une multitude, on attendrait volontiers celle d'un peuple, pour arrêter les grands escarpes. » (*Mémoires*, p. 81)

La guerre est sur le point d'éclater. Louise écrit :

« *Puisqu'on veut le combat, puisque l'on veut la [guerre,*
« *Peuples, le front courbé, plus tristes que la mort,*
« *C'est contre les tyrans qu'ensemble il faut la faire :*
« *Bonaparte et Guillaume auront le même sort !* »

La solution eut été parfaite. Malheureusement Bonaparte fut seul à disparaître ; Guillaume au contraire fortifia sa brutale puissance.

***

Voici donc la guerre engagée et, rapidement, c'est la défaite. L'Empire s'écroule, la République est proclamée. Louise Michel exulte, s'imaginant naïvement que l'âge d'or va commencer...

Mais le peuple ne se résigne pas à l'humiliante défaite (1), tandis que la bourgeoisie réactionnaire, par haine de la Démocratie veut au con-

(1) Lire *Louis Rossel*, par le Prof. Hursus. L'auteur montre l'aspect patriotique et national de la Commune de Paris.

traire capituler au plus tôt et préfère fraterniser avec l'envahisseur, dans l'espoir de conserver ainsi ses privilèges politiques et sociaux.

Le 31 octobre 1870, une émeute éclate à Paris. Le 22 janvier 1871, une nouvelle insurrection se produit. Ces mouvements populaires, auxquels Louise Michel participe impétueusement, ont pour but d'obliger le gouvernement à continuer la guerre contre les Prussiens. Mais les capitulards l'emportent.

Le 18 mars marque, à Montmartre, le début du mouvement communaliste. Le peuple refuse de livrer ses canons. La troupe se mutine et les généraux Lecomte et Clément Thomas sont fusillés par leurs propres soldats.

Plus tard, on reprochera à Louise d'avoir poussé au meurtre de ces deux généraux. Elle répondra avec son habituelle franchise :

« On dit que je suis complice de l'assassinat des généraux. Non ! J'aurais bien voulu qu'on les fusillât au moment où l'ordre était donné de faire feu sur le peuple (1). Mais, quand ils furent prisonniers, je n'aurai pas approuvé leur exécution, que je considère comme une insigne lâcheté » (2).

(1) Le général Lecomte avait eu le grand tort en effet de commander à ses soldats de tirer sur la foule — et celle-ci en avait manifesté un grand mécontentement.

(2) Cité par Louis Bertrand, *Le Peuple* (de Bruxelles) 23-1-1905.

Pendant toute la durée de la guerre civile, elle va se dépenser sans compter. Elle sera continuellement sur la brèche. Pendant ces deux mois, elle ne passera qu'une seule nuit chez sa mère, sa pauvre mère que l'appréhension torture.

Louise Michel est partout où l'on se bat. Elle a revêtu l'uniforme de la garde nationale, elle a un fusil et elle se bat comme un homme — mieux que beaucoup d'hommes, pourrait-on dire.

Les Communards sont mal dirigés. Ils sont trop hésitants, trop scrupuleux, ils perdent un temps précieux. Il eut fallu attaquer Versailles de suite, ne pas laisser Thiers y rassembler son armée (y compris les prisonniers gracieusement libérés par les Allemands pour aider à l'écrasement de la Commune). Il eut fallu aussi mettre la main sur l'argent de la Banque de France (trois milliards et demi), que l'on respecta naïvement (1).

Cependant les énergies ne manquent pas. Mais elles sont trop impulsives, sans méthode.

« Des marins proposaient de reprendre les forts à l'abordage comme des navires ; cette idée respirée dans l'air nous grisait » (*Mémoires*, p. 175.)

Louise Michel fait le coup de feu au fort d'Issy, à Clamart, à Montmartre (pendant les derniers

(1) Ce qui fit dire, ironiquement, à Henri Rochefort : « La France n'a eu qu'un seul gouvernement honnête ; celui de la Commune ! »

jours, avec une poignée d'intrépides, elle continuera la bagarre parmi les tombes du cimetière Montmartre...)

Ce qui ne l'empêche pas de trouver le temps de présider le *Club de la Révolution,* qui tient ses assises dans l'église Saint-Bernard, réquisitionnée pour la circonstance.

Elle est toujours hantée par le désir d'une *exécution* efficace... Elle le dira elle-même au Conseil de Guerre :

« Un jour je proposais à Ferré d'envahir l'Assemblée ; je voulais deux victimes, M. Thiers et moi, car j'avais fait le sacrifice de ma vie et j'étais décidée à le frapper. »

Par sa fougue et son courage, elle entraînait, elle électrisait les hommes. Son exemple les poussait à faire joyeusement le sacrifice de leur vie.

« Entendez-vous tonner l'airain ?
« Arrière celui qui balance !
« Le lâche trahira demain !

« Sur les monts et sur la falaise,
« Allons, semant la liberté.
« Souffle, par l'orage emporté,
« Passons, vivante Marseillaise.
« Passons, passons les mers, passons les noirs val-
[lons,
« Passons, passons ; que les blés mûrs tombent dans
[les sillons. »

(*La Marseillaise Noire*)

SON PROCES, SA CONDAMNATION

Mais les Versaillais sont victorieux. La Commune est noyée dans le sang.

Louise Michel avait revé de mourir les armes à la main, sur une barricade, ainsi que tant d'autres héros de la semaine sanglante. Les circonstances ne le permirent pas.

Elle apprit en effet que sa mère venait d'être mise en état d'arrestation. Sans doute les intelligents policiers avaient-ils confondu la mère et la fille ? En tout cas, Marianne Michel ne s'était jamais occupée de politique et elle était bien loin de partager les idées de sa fille — ce qui n'empêchait pas celle-ci de l'adorer.

Dès qu'elle apprit cette nouvelle, Louise se rendit au Bastion 37 où sa mère était détenue. Elle demanda à l'officier de lui rendre la liberté et de l'incarcérer à sa place. C'est ainsi qu'elle fut capturée et conduite quelques jours plus tard à Ver-

sailles, où elle vécut l'épouvantable calvaire de brutalité et de souffrance imposé aux vaincus.

Elle comparut devant le Conseil de guerre, à Versailles, le 16 décembre 1871.

Son grand ami Théophile Ferré avait été fusillé quelques jours auparavant. Sous le coup de l'indignation, elle avait envoyé au Procureur la lettre suivante :

Prison de Versailles, 2-12-71

Monsieur,

Je commence à croire au triple assassinat de mardi matin.

Si on ne veut pas me juger, on en sait assez sur moi, je suis prête et la plaine de Satory n'est pas loin.

Vous savez bien tous que si je sortais vivante d'ici je vengerais les martyrs !

Vive la Commune !

Louise Michel.

Son attitude devant les Juges fut d'une combativité incroyable. Jamais un inculpé n'avait ainsi tenu tête à ses accusateurs, narguant insolemment le châtiment suspendu sur sa tête.

L'avocat général, de son côté, montrait un acharnement inouï. On lui reprochait une foule

de méfaits qu'elle n'avait pas commis, en particuliers le massacre des fameux otages — elle n'y avait cependant participé d'aucune façon.

Sa défense fut simple :

« Je ne veux pas me défendre, je ne veux pas être défendue ; j'appartiens tout entière à la Révolution sociale et je déclare accepter la responsabilité de tous mes actes. Je l'accepte tout entière et sans restriction. »

L'indignation et la colère de Louise sont explicables, en raison d'abord de son tempérament véhément et sincère, et surtout en raison des scènes odieuses de répression sanglante auxquelles elle venait d'assister.

La mort de Ferré l'avait particulièrement affectée. Elle avait pour ce militant intrépide une vive amitié (et sans doute de l'amour ? Nous en dirons quelques mots).

Les argousins s'étaient montrés odieusement brutaux lors de l'arrestation de Ferré. Ils avaient tiré du lit sa sœur, Marie Ferré, et l'avaient emmenée en prison, malade, ainsi que son père et un autre frère.

La mère de Ferré en devint folle et mourût à l'asile où on la conduisit.

Cette famille, si éprouvée, avait un véritable culte pour Louise Michel. Marie Ferré fut pour elle d'un dévouement sublime et lui resta attachée

jusqu'à sa mort. Louise souffrit de sa disparition prématurée autant que de celle de sa propre mère. Ce double deuil la plongea dans un tel désespoir qu'elle aspira alors à mourir. Elle ne consentit à vivre que pour servir la Révolution.

Les journées de son procès furent un vrai calvaire pour sa mère. Les deux femmes s'adoraient. Un jour, à la prison des Chantiers, à Versailles, Marianne Michel avait apporté à sa fille une bouteille de café et le gendarme l'avait repoussée un peu brutalement. Louise Michel fut si révoltée de voir ainsi maltraiter sa mère qu'elle jeta la bouteille à la tête du gendarme.

Elle s'efforçait de rassurer et de consoler la pauvre paysanne, qui vivait dans des transes mortelles et qui avait dû vendre son dernier terrain de Vroncourt pour payer les dettes que Louise avait fait pendant le siège — et que les créanciers réclamaient.

Mais le tempérament ardent de la révolutionnaire l'emportait sur toute autre considération.

Le 16 décembre 1871, lorsque les débats du Conseil de Guerre touchent à leur fin, Louise Michel prend la parole pour la dernière fois :

« Ce que je réclame de vous, qui vous donnez comme mes juges, qui êtes des militaires et qui jugez à la face de tous, c'est le champ de Satory, où sont déjà tombés nos frères.

« Il faut me retrancher de la Société, on vous dit de le faire. Eh bien ! le Commissaire de la République a raison. Puisqu'il semble que tout cœur qui bat pour la liberté n'a droit qu'à un peu de plomb, j'en réclame une part, moi ! Si vous me laissez vivre, je ne cesserai de crier vengeance, et je dénoncerai à la vengeance de mes freres les assassins de la Commission des Grâces...

« *Le Président.* — Je ne puis vous laisser la parole, si vous continuez sur ce ton !

« *Louise Michel.* — J'ai fini. Si vous n'êtes pas des lâches, tuez-moi ! »

...Ils n'osèrent pas ! Une telle crânerie dut estomaquer ces fantoches ; ils se contentèrent de la condamner à la détention perpétuelle.

⁂

Envoyez-nous loin de la France ;
Les pieds y glissent dans le sang.
Les vents y soufflent la vengeance
Entre nous l'abîme est trop grand...

Nous reviendrons, foule sans nombre,
Nous reviendrons par tous les chemins ;

Spectres vengeurs, sortant de l'ombre,
Nous viendrons, nous serrant les mains,
Les uns pâles dans les suaires,
Les autres encore sanglants,
Les trous des balles dans leurs flancs
La mort portera les bannières !

(*La Révolution vaincue,*
prison de Versailles, juin 1871)

LA NOUVELLE CALEDONIE

Le 24 août 1873, Louise Michel quittait la prison d'Auberive pour être transportée au bagne. Elle devait y rester jusqu'en 1881, date de l'amnistie.

Au début de son séjour à « La Nouvelle » elle eut à subir bien des tracasseries et des persécutions de la part du personnel pénitentiaire.

Elle ne se laissa jamais abattre, ni décourager, ni humilier.

Pour surmonter sa rancœur, elle se pencha sur les sauvages. D'instinct, le cœur de la « Bonne Louise » la dirigeait toujours vers les humbles, les malheureux, les inférieurs.

Certaines peuplades Canaques étaient encore anthropophages à l'époque. Leur voisinage était redouté.

Une nuit Louise Michel s'aventure toute seule dans une de ces tribus, en dépit de l'interdiction faite par les autorités du bagne — et en dépit du danger. Elle brûle du désir de connaître ces primitifs, de leur parler amicalement.

Ils la reçoivent avec une grande surprise et ne parviennent que très difficilement à la comprendre. Mais ils ne lui font aucun mal.

Elle entreprend d'apprendre le Canaque, afin de pouvoir mieux fraterniser avec ses nouveaux amis. Ingrate besogne, car chaque tribu a son langage distinct, mais Louise ne se laisse pas rebuter.

Entre temps, elle étudie la Nature, les plantes, la faune si curieuse.

Elle écrit beaucoup — des vers naturellement, car ce décor pittoresque la captive.

Plus tard elle dira à Marie Vérone : « Vous ne me croirez peut-être pas si je vous affirme que parfois je me suis prise à regretter la Calédonie, avec son climat d'une chaleur pénétrante ; son ciel d'un bleu ardent, sans nuages ; ses forêts d'une exquise fraîcheur et ses nuits de lune d'une poésie ensorcelante. Mais ce dont j'ai gardé meilleure souvenance, c'est des Canaques, ces braves indigènes, à peau de bronze, à âmes d'enfants. Ah ! je les aimais bien et ils me le rendaient. Pauvres diables que nous autres, les soi-disant civilisés, chassions de leurs huttes et de leurs champs labourés avec de méchants pieux de bois » (*La Raison*, 15 janvier 1905.)

Elle se mit à l'œuvre pour apprendre à lire et à écrire aux sauvages et à leurs enfants. Les résultats obtenus furent remarquables, car les Canaques étaient intelligents et attentifs et ils apprenaient très vite.

Son apostolat pédagogique lui valut quelques tracasseries supplémentaires de la part de l'Administration, qui voyait d'un mauvais œil ces efforts tentés pour instruire les indigènes. Mais quelques années plus tard, le maire de Nouméa rendit à Louise Michel un hommage solennel pour le dévoûment qu'elle avait apporté dans cette œuvre d'enseignement. N'est-ce pas la meilleure façon de « coloniser » ?

Elle eut bien vite une grande popularité parmi les Canaques. Et quand elle quitta Nouméa pour revenir en France, après l'amnistie, une multitude d'indigènes la conduisaient en pleurant : « Toi viendras plus...», disaient-ils. (*La Fronde*, 1-4-1904).

De son côté, la « Vierge Rouge » avait beaucoup de chagrin de les quitter.

Mais en même temps que l'amnistie, elle avait reçu de mauvaises nouvelles de sa mère. Celle-ci venait d'avoir sa première attaque et Louise craignait d'arriver trop tard en France.

« Mon voyage fut donc triste; à peine si je montais sur le pont, de temps à autre; la pensée qu'elle serait morte avant mon arrivée ne me quittait pas. »

Et sa pensée fidèle se tournait vers les bons Canaques, qu'elle ne devait jamais revoir — et vers les nombreux déportés pour qui l'Amnistie était venue trop tard...

Et l'âpre vent des mers, pleurant toutes les nuits,
De ses gémissements couvre les froids proscrits...

(*Le Cimetière des Déportés*)

APRES LE BAGNE

Ayant revu sa mère, dont la vie sera ainsi prolongée de quelques années, Louise ne tarde pas à se jeter de nouveau dans la mêlée. Ce fut une déception pour la pauvre vieille, qui comptait finir ses jours en paix avec sa fille...

Comment Louise aurait-elle pu mener une vie paisible et indifférente, alors que le mouvement ouvrier redoublait d'intensité dans la France entière ?

L'atmosphère sociale était troublée car la misère était grande dans le prolétariat. Des grèves éclataient un peu partout et le sang des travailleurs était souvent versé (les mineurs de la Grand Combe, les textiles de Roubaix, etc.). C'était le début du mouvement socialiste organisé et d'un socialisme autrement révolutionnaire que celui que nous avons par la suite connu...

Le 21 novembre 1881, Louise faisait sa première conférence à l'Elysée Montmartre, devant une foule immense et enthousiaste. Dix années s'étaient écoulées depuis la Commune, mais sa flamme révolutionnaire n'avait pas faibli, au contraire.

Ses conférences eurent dans toutes les villes, un succès considérable.

On venait la voir par curiosité. Badauds et bourgeois voulaient connaître la célèbre « Communarde », la « Pétroleuse » horrifiante de la légende !

Certaines de ces réunions étaient houleuses. Dans plusieurs endroits, réactionnaires et cléricaux tentèrent de lui faire un mauvais parti. A l'Hippodrome de Gand, elle faillit être assommée par un pied de banquette, pesant plus de deux kilos, qui lui fut jeté sur la tête. Anseele, chef du parti socialiste belge, manqua même d'être tué à ses côtés en la protégeant. Il lui fut impossible de parler.

Louise ne se démontait pas. Elle n'avait pas de colère contre ces brutes. « Ce sont des ignorants, disaient-elle. Ils ne savent pas. Nous leur ferons comprendre la vérité et ils viendront avec nous ».

Elle trouvait très amusant que les réactionnaires et les gros bourgeois paient leur place pour venir entendre ses conférences. Les recettes étaient belles, mais elle ne gardait rien pour elle — tout l'argent allait à la propagande (et à la charité...).

Elle fit à cette époque une tournée de conférences dans le Nord en compagnie de Jules Guesde, pour soutenir les grévistes. Partout, elle apportait la même flamme, le même enthousiasme, la même confiance en la venue imminente de la Révolution victorieuse.

Bien entendu, la réaction prenait ombrage de cette propagande frénétique. N'ayant pu abattre cette femme indomptable par le bagne et par la prison, on essaya de la calomnie. On répandit le bruit que ses conférences lui rapportaient beaucoup d'argent. Elle s'enrichissait au détriment des ouvriers. Elle avait chevaux et voitures, etc., etc. (1).

Pauvre Louise ! qui se laissait « taper » par tout le monde... Dont le cœur généreux était incapable de refuser un secours, même lorsqu'elle manquait du nécessaire... Elle allait emprunter à des amis pour pouvoir faire l'aumône... Il n'y eut jamais une femme aussi désintéressée que Louise Michel — et on la représentait, au contraire, comme une femme d'argent. Elle en était désolée...

(1) On en dit autant, aujourd'hui encore, de la plupart des militants. N'a-t-on pas raconté que j'avais acheté onze mille francs de tapis au Maroc, avec le bénéfice de mes conférences ? Ce bobard fut reproduit par une trentaine de journaux catholiques. « Calomniez ! Calomniez ! il en restera toujours quelque chose ! »

NOUVEAUX PROCES

Une propagande aussi ardente ne devait pas tarder à lui attirer de nouveaux ennuis.

Dès 1882, un an après son retour elle avait de nouveau des comptes à rendre à la justice.

L'affaire n'était pas grave. Il y avait eu une manifestation pour l'anniversaire de Blanqui, suivie d'une échauffourée. En correctionnelle, le 7 janvier 1882, Louise récoltait quinze jours de prison pour avoir « outragé » les agents.

L'année suivante, une affaire plus grave la ramenait devant les tribunaux.

Il y avait alors à Paris un grand nombre de chômeurs et les groupes révolutionnaires les avaient conviés à une manifestation, sur l'esplanade des Invalides.

Bien entendu, Louise Michel y participait.

Après la manifestation, un cortège se mit en marche à travers les rues. La « Vierge Rouge » avait pris la tête, avec Emile Pouget (1) et d'autres camarades. La foule criait : « Du travail ou du pain ». Louise agitait un drapeau noir. Le hasard voulut que l'on passa devant trois boulangeries ; quelques manifestants y pénétrèrent et prirent du pain. La police intervint : Pouget et d'autres révolutionnaires furent arrêtés, Louise échappa. Telle fut la fameuse affaire dite du pillage des boulangeries.

Notre héroïne resta cachée pendant quelques jours, puis elle se constitua prisonnière, désireuse, avec son habituel courage, de prendre toutes ses responsabilités, à côté de ses co-inculpés (Emile Pouget et Eugène Mareuil).

L'affaire vint aux Assises le 21 juin 1883. Les boulangers, dont les boutiques pillées se trouvaient rue des Canettes, rue du Four et boulevard Saint-Germain, vinrent témoigner contre Louise — et son drapeau noir !!

(1) Quelques années plus tard, Pouget publia *Le Père Peinard*, organe anarchiste, qui eut un vif succès. Il fut ensuite le rédacteur principal de *La Voix du Peuple*, organe officiel de la C. G. T., dont Pouget fut un des chefs, au temps de Griffuelhes, Yvetot, etc...

Henri Rochefort et Vaughan (1) témoignèrent par contre en sa faveur. Les paroles du premier furent si élogieuses que Louise, offusquée, s'efforça de le faire taire.

Elle tint tête à la Cour, plus désireuse de servir la Cause que de défendre sa liberté.

« Vous parlez de discipline, de soldats qui tirent sur leurs chefs. Croyez-vous, monsieur l'Avocat Général, que si, à Sedan, ils avaient tiré sur leurs chefs qui les trahissaient, ils n'auraient pas bien fait ? Nous n'aurions pas eu les boues de Sedan ! »

Le verdict fut sévère : Pouget, 8 ans de réclusion ; Louise Michel, six ans.

Elle fit alors un long stage à Saint-Lazare, puis à Clermont (Oise), mélangée avec les prisonnières de droit commun et les prostituées, dont elle s'efforçait de soulager les souffrances, distribuant des aliments, consolant ces malheureuses, dont certaines étaient de toutes jeunes filles, poussées au trottoir par la faim.

C'est à Saint-Lazare qu'elle fut baptisée, par les détenues « La Bonne Louise ». Elle apprit l'argot (comme elle avait appris le Canaque au bagne) pour mieux se rapprocher, moralement de ces infortunées.

(1) Il fut directeur du quotidien de gauche *L'Aurore*, pendant l'Affaire Dreyfus.

La prostitution l'indigne. Elle y voit, avec raison, une des tares les plus odieuses de la société capitaliste. Les souteneurs et autres « marchands de viande humaine » soulèvent ses plus vives répugnances :

« Si les grands négociants des marchés de femmes qui parcourent l'Europe, *faisant la place* pour leur négoce, étaient chacun au bout d'une corde, ce n'est pas moi qui irais la couper » (*Mémoires*, p. 424).

La « sœur de charité laïque », ainsi que la nommaient les filles, dût quitter Saint-Lazare, emportant tous les regrets des prisonnières, peu habituées à rencontrer tant de bonté !

A la prison de Clermont, le directeur est malheureusement l'ex-capitaine versaillais Servin, homme vindicatif et haineux, trop heureux de persécuter et de tourmenter la célèbre révolutionnaire. Elle ne voulut pas plier, on s'en doute, ce qui lui valut, parmi d'autres sanctions, d'être mise au cachot pour un mois. On alla même jusqu'à lui mettre la camisole de force.

Elle devait rester en prison près de trois années.

Ayant appris que la santé de sa mère s'est aggravée, elle sollicite la faveur d'aller la soigner et de rester quelques jours auprès d'elle, afin de soulager ses derniers moments. On ne lui répond pas. Elle écrit de nouveau, s'engageant sur l'hon-

neur à réintégrer la prison et à purger sa peine intégralement. Au bout d'une dizaine de lettres déchirantes, on se décide à la transférer à Saint-Lazare, d'où elle est conduite auprès de sa mère mourante, entre deux agents qui ne la quitteront pas.

Dès que sa mère est morte, sans attendre les funérailles (qui furent grandioses) on la ramène en prison.

Louise est désespérée par cette perte cruelle. Sa mère, Théophile et Marie Ferré, tels sont les trois êtres qu'elle a passionnément aimés — et longuement pleurés.

Dans ses *Mémoires* elle consacre des pages entières à ses chers morts :

« Est-ce que nos mères, à nous, peuvent être heureuses...

« Je n'ai pas le mal du pays, mais j'ai le mal des morts. Plus j'avance dans ce récit, plus nombreuses se pressent autour de moi les images de ceux que je ne reverrai jamais, et la dernière, ma mère ; il y a des instants où je me refuse à le croire, il me semble que je vais m'éveiller d'un horrible cauchemar et la revoir... »

Seul l'amour de la Révolution sociale lui donnera la force de surmonter son deuil et de vivre...

« Il y a longtemps que je serais morte si je ne pensais pas que nous aurons bientôt à donner le coup de chien ; celui où flotteront ensemble les bannières rouges et noires. »

Peu après la mort de sa mère, le gouvernement lui fit offrir sa grâce — un mouvement de pitié s'étant dessiné en sa faveur dans l'opinion publique.

Louise refusa avec indignation. Que lui importait d'être libre, puisqu'elle a tout perdu désormais. Elle écrit au citoyen Lissagaray (4 mai 1885) :

« Je vous remercie. Il paraît que vous avez senti que je ne pouvais, sans infâmie, accepter une grâce à laquelle je n'ai pas plus de droit que les autres.

« Tous ou rien.

« Je ne veux pas qu'on me paye le cadavre de ma mère. Que les amis qui m'ont avertie à temps soient remerciés aussi...

Louise Michel.

P. S. — Si on ne m'avait pas écoutée, je serais partie de suite pour la Russie ou l'Allemagne. Là, on tue les révolutionnaires, on ne les salit pas. Qu'on me laisse tranquille.

L. M.

Elle restera donc dans sa geôle, farouchement résignée à souffrir. Il faudra employer la force pour la faire sortir de prison, déclare-t-elle.

Cependant, le gouvernement s'obstine à la libérer. Sans doute craint-il qu'une détention prolongée ne vienne augmenter sa popularité déjà si grande...

De leur côté, les amis de Louise insistent pour fléchir sa décision. Ils lui disent que la propagande à besoin d'elle... Cet argument la touche : elle accepte la liberté afin de pouvoir à nouveau se mettre au service de la Révolution toute prochaine, croit-elle. Elle est libérée en janvier 1886.

DE L'ACTION,

TOUJOURS DE L'ACTION !

Elle va habiter Levallois-Perret, pour être auprès de ses morts. Vingt ans plus tard, on l'y enterrera aussi, pour obéir à sa volonté suprême...

Elle reprend ses conférences. Elle reprend aussi la plume et commence la publication de plusieurs ouvrages, en particulier de ses *Mémoires*. Voici la dédicace qui figure en tête de ceux-ci :

« *Et maintenant, si par hasard mon activité produisait quelque bien, ne m'en sachez aucun gré, vous tous qui jugez par les faits : je m'étourdis, voilà tout.*

« *Le grand ennui me tient. N'ayant rien à espérer ni rien à craindre, je me hâte vers le but, comme ceux qui jettent la coupe avec le reste de la lie.* »

C'est à ce moment que le mouvement anarchiste commence à prendre de l'extension. Louise y adhère d'enthousiasme.

Au procès de Lyon, où comparurent Kropotkin. Emile Gautier, Bordat, Bernard et 43 autres inculpés, les anarchistes venaient de publier leur programme, en un manifeste demeuré fameux.

« La substitution, en un mot, dans les rapports humains, du libre contrat, perpétuellement révisable et résoluble, à la tutelle administrative et légale, à la discipline imposée, tel est notre Idéal... »

Mais ce qui pousse Louise à se joindre aux anarchistes, ce n'est pas leur philosophie (1), c'est leur amour de l'action révolutionnaire. Les autres partis sont trop parlementaires, trop « légalistes », trop *mous* pour elle !

Il lui survint alors une mésaventure assez curieuse.

Le préfet de police (Andrieux) avait donné secrètement des fonds pour lancer un nouveau journal, intitulé *La Révolution Sociale*. On de-

(1) Il faut reconnaître que Louise Michel ne s'est guère préoccupée des doctrines, des tendances et des systèmes. Nous ignorons totalement comment elle envisageait la « Société future » et son fonctionnement. Les problèmes économiques lui étaient totalement indifférents ; elle pensait que tout cela s'arrangerait tout seul...

manda à Louise Michel sa collaboration ; elle la donna aussitôt, trop heureuse de « servir » comme toujours.

Les agents provocateurs ne tardèrent pas à être démasqués, mais Louise ne fut pas guérie de sa trop grande confiance.

« M. Andrieux a eu la bête d'idée, pour nous démolir, de fonder un journal qui le démolissait lui-même avec tout le reste. C'est une étrange chose pour un homme intelligent que cette façon de combattre... » (*Mémoires*, p. 216.)

Dans sa naïveté, elle ne comprenait pas que ce journal pouvait avoir, pour la police un double avantage : 1° connaître les noms et adresses de tous les militants ; 2° faire insérer des articles violents et provocateurs, organiser de faux attentats, tendre des pièges aux camarades ingénus...

« En attendant, ajoute-t-elle, si nous fondions des journaux réactionnaires pour nous tomber dessus, on nous regarderait comme dignes de Charenton ! »

Et l'on aurait raison. Mais le cas n'est pas du tout le même, pas du tout !

Les tournées de conférences continuent à travers tout le pays. Chaque soir, elle harangue, infatigablement, des auditoires immenses, auxquels elle s'efforce de communiquer sa flamme révolutionnaire.

Elle fait en Bretagne une tournée mouvementée. Depuis 1871, elle en avait caressé le projet...

« Il y a longtemps que j'y pense, pour ma part, à la conquête de cette Bretagne, depuis le jour où, de la place de l'Hôtel de Ville, je regardais avec indignation les larges faces blondes des gars bretons, collées aux vitres de la Maison Commune, d'où il nous canardaient avec tant de conviction, de par le plan Trochu. C'était le 22 janvier 1871... »

Loin de l'effrayer, on dirait que le danger l'attire et la stimule... Cela faillit lui coûter cher.

Le 20 janvier 1888, elle fut victime d'un attentat au Havre. Pendant sa conférence un fanatique tira sur elle deux coups de révolver. Une balle lui entra dans la tête.

Sa première préoccupation fut de sauver son assassin !!

Il s'agissait d'un alcoolique nommé Lucas, fanatisé par les cléricaux (1).

(1) Ernest Girault affirme que l'attentat fut organisé par un prêtre. Il ajoute même que celui-ci, pris de remords, vint trouver Louise Michel, offrant de se constituer prisonnier. Elle l'en dissuada vivement. (*La Bonne Louise.*)

Louise va multiplier les démarches en sa faveur.

D'abord, elle écrit à la femme de Lucas pour la réconforter et lui promettre d'aider et de sauver son mari.

Devant les Assises, elle prend la défense de son agresseur, avec une telle chaleur qu'elle obtient son acquittement.

Son attitude produisit une sensation profonde dans l'opinion publique. Ses adversaires, qui la représentaient comme une *virago* altérée de sang et de vengeance furent déconcertés.

Jamais elle n'eût d'ailleurs de colère contre ses ennemis. Jules Claretie a raconté dans *Le Temps* qu'il avait assisté à une de ses conférences de Versailles, où elle avait été copieusement insultée, huée, bafouée et menacée. Elle s'était contentée de lui dire qu'il fallait pardonner à ses agresseurs. Elle empruntait la formule évangélique et elle ajoutait en souriant : « Car ils ne savent pas ce qu'ils font ! »

Mais sa mansuétude était réservée aux petits. Elle n'avait aucune indulgence pour les grands !

LOUISE MICHEL A LONDRES

C'est alors que l'on commença à mettre jésuitiquement en doute la solidité de ses facultés mentales. N'ayant pu se débarrasser d'elle par le bagne et par l'assassinat, on complote de la faire interner !

C'était assez facile. On introduisit dans son entourage un mouchard, chargé de mettre adroitement le feu à la maison. L'incendie était attribué à Louise ; c'était une manifestation de folie... Elle entrait alors dans un asile — et pour toujours.

Ce joli plan fut déjoué, mais Louise prit alors le parti d'aller vivre en Angleterre, dès 1890, où elle se retira avec une amie (Charlotte Vauvelle).

Elle aimait du reste l'Angleterre.

« Eh bien oui, j'aime Londres, où mes amis proscrits ont toujours été accueillis. Londres, où la vieille Angleterre est encore plus libérale à l'ombre des potences que ne le sont des bourgeois soi-disant républicains et qui, peut-être, croient l'être. » (*Mémoires*, p. 252).

Elle rendait hommage aux Anglais, à leur libéralisme, à leur amour de la justice :

« De l'autre côté de la Manche on n'incarcère pas un homme comme chez nous sans motifs, sans preuves. Il faut que le délit soit bien et dûment constaté ! On se livre à une minutieuse enquête, on recueille tous les témoignages possibles, etc... Quelle différence entre les tribunaux anglais et les nôtres ! » (*Souvenirs et Aventures de ma Vie.*)

Irma Boyer reproduit les quelques lignes suivantes, assez piquantes sous la plume d'une anarchiste :

« On dirait qu'il flotte autour de la reine (Victoria) une atmosphère de tendresse et de bonté ; cette figure de cire est charmante, elle a quelque chose de gai et de reposant. C'est le hasard seul qui l'a placé sur le trône et du moment qu'elle n'abuse pas de l'autorité que lui confère son titre de reine, nous n'avons aucune raison de la haïr » (*Louise Michel*, par Irma Boyer, p. 218).

***

La police française ne consent d'ailleurs pas à la laisser tranquille.

Le mouvement anarchiste entre en effet dans sa période *héroïque*. Les attentats se multiplient. Partout des bombes font explosion. C'est une véritable épidémie que vont illustrer les noms des Ravachol, Vaillant, Emile Henry, Caserio et tant d'autres.

Beaucoup de *compagnons* sont réfugiés à Londres. La police les y surveille et s'efforce d'obtenir leur expulsion, organisant de faux complots, provoquant des attentats, etc...

Louise Michel est particulièrement visée. On va jusqu'à dissimuler un attirail de faux monnayeur dans son appartement (1).

Louise Michel avait organisé une Ecole internationale ; elle s'y occupait des enfants de proscrits réfugiés à Londres (2). Une bombe fut placée dans la cave...

(1) Le même procédé fut employé contre moi en 1914. On avait enterré un matériel de faux-monnayeur dans le jardin d'un de mes voisins (à Eaubonne), croyant sans doute l'enterrer dans le mien. Une instruction fut même ouverte contre moi ; elle n'aboutit à rien, comme de juste.

(2) Girault prétendait que c'était la police qui avait donné l'idée de fonder cette école, afin de contrôler plus facilement les faits et gestes des réfugiés qui affluaient de tous les pays. Cela n'est pas impossible.

On abuse de sa confiance en introduisant auprès d'elle une vulgaire voleuse qu'elle ramasse un soir d'hiver dans la rue. Ne reçoit-elle pas, fraternellement, un pseudo-malade, qui essaie de l'empoisonner en lui versant de l'arsenic ?

Louise s'étant ralliée — théoriquement — à la « propagande par le fait », les traquenards se multiplient autour d'elle.

Elle comptait toujours sur l'action des masses, si asservies pourtant, mais l'action individuelle lui paraissait supérieure. Les masses étaient trop serviles...

« C'est le tas des inconscients qui, sans le savoir, étayent les tyrannies, prêts à prendre à la gorge et à entraîner sous l'eau quinconque veut les sauver ; c'est le grand troupeau qui tend le cou au couteau et marche sous le fouet ». (*Mémoires*, p. 92.)

Elle écrit, dans une lettre adressée à Rochefort et à Pain :

« ...une unique impression m'a dominée : c'est qu'au lieu de livrer à de nouvelles hécatombes cette foule bien aimée, il vaut mieux ne risquer qu'une tête, et que les nihilistes ont raison... » (*Mé-moires*, p. 367).

C'est à Londres qu'elle fit connaissance du prince Kropotkine ; ils se lièrent d'une grande

amitié. Elle y connut aussi Charles Malato, Augustin Hamon (le célèbre traducteur de Bernard Schaw), Errico Malatesta, le conspirateur italien — et quantité d'autres.

Ses amis veillaient sur elle et lui permirent d'échapper aux pièges tendus par la police française. Il faut ajouter que la magistrature anglaise, plus loyale que la nôtre, se refusait à couvrir les agissements perfides de ces provocateurs. Par exemple, un policier qui avait tenté d'attirer Louise dans un guet-apens, fut condamné à trois ans de hard-labour. A Paris, on lui aurait donné de l'avancement ou on l'aurait décoré !!

Elle prenait assez souvent la parole dans les clubs londoniens et n'avait pas tardé à acquérir une certaine célébrité.

Une grande dame anglaise lui offrit un jour une grosse somme, si elle acceptait de faire une conférence dans son hôtel particulier, en présence d'un auditoire *select*. Louise refusa, déclarant qu'il était loisible à quiconque de venir l'entendre au Club anarchiste, moyennant la modique somme de six pences. Elle ne voulait pas servir de jouet à des snobs !

Elle passait son temps dans les quartiers pauvres, en particulier à Whitechapel, chez les Juifs, où il y avait tant de misère à soulager. Sa bonté n'y pouvait suffire. Elle donnait tout ce qu'elle avait, même ses vêtements.

Certains « camarades » paresseux et sans scrupules, l'exploitaient cyniquement, l'estampaient et la pillaient en lui racontant de grotesques histoires, inventant de pseudo-conspirations, des mouvements révolutionnaires à subventionner dans les pays les plus différents. Elle « marchait » toujours.

⁂

Son séjour en Angleterre ne l'empêchait pas de venir en France, pour y donner des conférences, toujours avec le même succès.

En 1897, elle fit une grande tournée avec Sébastien Faure. Plus de cent conférences ! Et partout un enthousiasme extraordinaire.

En 1902, elle part avec Janvion (1) De 1903 jusqu'à sa mort toutes ses tournées se feront

(1) Lequel versa dans un individualisme aussi bilieux qu'outrancier et fonda un journal, au titre significatif : *L'Ennemi du Peuple.*

avec Ernest Girault. Ouvrier typographe, il se lança dans l'Affaire Dreyfus, puis dans le mouvement syndicaliste. Il fut secrétaire du Comité de propagande pour la Grève Générale. Cette idée de Grève Générale devait séduire Louise Michel ; elle y vit, non sans raison, la forme moderne de cette Révolution pour laquelle elle avait lutté pendant toute sa vie.

⁂

Dans ses dernières années, les forces de l'agitatrice avaient bien diminué, mais elle ne consentit jamais à prendre du repos. Tout au plus consentait-elle, entre deux tournées, à rentrer à Londres pendant quelques semaines, au cours desquelles on se hâtait de préparer une nouvelle randonnée.

C'est à cette époque que je l'ai approchée. Grande, très maigre, elle parlait avec peine et ses discours ne duraient guère plus de 15 à 20 minutes. Girault lui succédait. C'était un orateur solide et fougueux, capable de *tenir* la tribune pendant une heure ou deux, s'il le fallait — et répon-

dant aux contradicteurs avec une véritable impétuosité (1).

Il suffisait que le nom de la grande révolutionnaire figurat sur l'affiche pour qu'une foule innombrable vint l'écouter, avec un respect et une admiration infinis.

Sa dernière tournée de Bretagne fut cependant houleuse et Girault m'en a souvent narré les péripéties. A Rennes, ils faillirent être écharpés et n'échappèrent à la mort qu'en se réfugiant dans une baraque en planches, où ils soutinrent, pendant trois heures, l'assaut de 4 à 5.000 fanatiques.

Pauvre vieille Louise ! Elle les excusait, les plaignait. Girault dût l'empêcher d'aller leur parler, car elle avait l'ingénuité de croire qu'ils se calmeraient après l'avoir entendue...

Par contre son voyage en Algérie fut une marche triomphale. Des auditoires immenses, des ovations chaleureuses et interminables — la fiévreuse influence du radieux soleil d'Afrique !

Mais tout cela la fatiguait, l'épuisait, en raison de son âge et en dépit de sa robuste constitution, dont elle avait tant abusé.

(1) J'ai fait plusieurs tournées de conférences avec Girault. J'ai raconté dans mes *Mémoires* qu'il m'avait demandé, au surlendemain de la mort de Louise Michel, ne voulant pas voyager seul, de partir en tournée avec lui. J'avais alors une vingtaine d'années... Girault devint communiste en 1920 et mourût en 1933.

En 1904, elle fut très gravement malade. Certains journaux annoncèrent même la nouvelle de sa mort. Elle se releva pourtant, une fois encore et, le 20 mai 1904 (j'y assistai) on put l'entendre dans la salle des Sociétés Savantes traiter le sujet suivant : « Aux portes de la Mort » !!

Girault dût se rendre à ses sollicitations et lui organiser une grande tournée. Ce fut la dernière... Elle prit froid à la sortie d'une réunion et elle s'alita. Après quelques jours de maladie, elle s'éteignit dans un très modeste hôtel, à Marseille, le 10 janvier 1905. « Il ne nous restait pas vingt francs, m'a dit souvent Girault, quand nous eûmes payé au pharmacien le dernier ballon d'oxygène... »

SES IDEES POLITIQUES ET SOCIALES

Il est bien difficile de définir les conceptions sociales de Louise Michel d'une façon précise.

Au point de vue religieux, elle était complètement agnostique, athée. Son mysticisme primitif s'était transformé en un sentimentalisme prodigieux, dont je dirai quelques mots.

Au point de vue social, elle fut révolutionnaire. « Il n'y a qu'un mot pour la juger, a dit Rochefort : *c'était une révolutionnaire*. La Société, avec ses férocités, ses égoïsmes et ses mensonges, lui paraissait atroce et elle ne songeait qu'à la détruire, sans se préoccuper d'en choisir ni le moment, ni les moyens » (1).

Les controverses sur la forme de la société future, sur les réformes à réaliser *après* la Révolution, la laissaient indifférente. Ce qui l'intéres-

(1) Cité par *Le Peuple* (Bruxelles), 25 mars 1904.

sait, c'était le renversement des vieilles institutions oppressives. Démolir d'abord !

« Si la Révolution qui gronde sous la terre laissait quelque chose du vieux monde, ce serait toujours à recommencer ! Elle s'en ira donc pour toujours, la vieille peau de la chrysalide humaine... » (*Mémoires*, p. 101)

En 1906, Ernest Girault me confia le dépouillement de la correspondance de Louise Michel, qui était considérable (il y en avait plein une grande caisse...) Je détruisis ce qui n'avait pas d'intérêt et je classais soigneusement le reste (lettres de Kropotkine, de Rochefort, Malato, Naquet, Sébastien Faure, etc.). Très peu de brouillons de Louise ; elle ne gardait pas de copies, en principe. Il y avait la matière d'un curieux volume ; j'ignore ce que ce dossier, qui demeura chez Girault, est devenu.

Ce dépouillement me permit de voir clairement que Louise n'avait pas de préférences doctrinaires et qu'elle était prête à marcher avec tous ceux qui seraient disposés à donner leur coup de pioche dans la Bastille capitaliste, quelles que fussent leurs étiquettes politiques.

*
**

Louise Michel n'était ni sectaire, ni haineuse. Elle entretint de cordiales relations avec des

personnes dont elle ne partageait nullement les idées — la duchesse d'Uzès, par exemple. D'autre part, elle resta fidèle à ses amitiés, en dépit des pires déconvenues. L'exemple de Rochefort est probant ; il avait complètement « retourné sa veste » et il était devenu nationaliste, antidreyfusard et réactionnaire. Malgré cela, Louise lui conserva son amitié (1).

M. Gaston Faralicq, dans son livre de souvenirs, intitulé *Trente ans dans les rues de Paris* (2), publia la dédicace suivante, ornant une photo de Louise :

« De *la Virginie* (3) à la mort, à travers les noirs remous de la vie, la même amitié dure toujours. A Henri Rochefort, Louise Michel, 14 avril 1904. »

Fut-elle féministe ? Oui et non.

(1) Cette fidélité fut réciproque, car Rochefort lui vint souvent en aide. C'est également lui qui offrit de payer les frais de transport pour ramener le corps de Louise de Marseille à Paris, mais il se heurta au refus véhément de Miguel Almereyda.

(2) M. Faralicq fut un des chefs de la police parisienne. On peut se demander comment cette photo est venue en sa possssion !

(3) C'est sur le bateau *La Virginie* que Rochefort et Louise furent transportés au bagne.

Oui, si l'on entend par féminisme la volonté d'affranchir la femme de toutes les servitudes qui pèsent sur elle.

Non, si on essaie, au nom du féminisme, de dresser les femmes contre les hommes.

L'émancipation des deux sexes doit être l'objet d'un même effort, d'une lutte commune.

Etant antiparlementaire, il va sans dire que le vote des femmes ne la passionnait nullement.

Mais dans plus de vingt passages de ses *Mémoires* elle proteste amèrement contre la célèbre boutade de Proudhon : « Il faut que la femme soit ménagère ou courtisane ! »

Entièrement dominée par sa passion révolutionnaire, *la Bonne Louise* ne sacrifia jamais aux mièvreries de son sexe. Elle ignora la coquetterie au point de porter toute sa vie le même genre de robe noire. Quant aux bijoux, au luxe, elle n'a certainement jamais su ce que c'était !

J'ai dit combien elle appréciait l'hospitalité et le libéralisme britanniques. Je dois ajouter qu'elle éprouvait une sympathie très grande pour les révolutionnaires russes, qui menaient alors une lutte acharnée contre le tsarisme.

« Aujourd'hui, le temps a marché, il faut, pour tout, la grande débâcle. Oui, les Russes ont raison, l'évolution est finie, il faut la Révolution, ou le papillon mourrait dans sa tunique de nymphe. »

Dès 1904, Louise Michel semble avoir prévu l'effondrement du tsarisme ; elle semble également avoir prévu la grandeur de la révolution qui se préparait en Russie.

Elle disait en effet à Girault :

« Vous verrez : au pays de Gorki et de Kropotkine se passeront des événements grandioses. Je la sens monter, grandir, la Révolution qui balaiera le tsar, et tous ses grands ducs, et la bureaucratie slave... Ce qui sera le plus étonnant, c'est qu'à Moscou, à Petersbourg, à Cronstadt, à Sébastopol, les soldats seront avec le peuple... » (*La Bonne Louise*, p. 217, paru en 1906.)

Après sa mort, on sait que le corps de Louise Michel fut ramené de Marseille à Paris. De la gare de Lyon, nous le conduisîmes au cimetière de Levallois-Perret, où sa mère l'attendait depuis vingt ans... 30.000 personnes accompagnèrent la dépouille de celle qui avait sacrifié sa vie entière à la Cause du Peuple.

En sortant du cimetière, un meeting eut lieu, à Levallois même. Malato, Broutchoux et plusieurs autres orateurs prirent la parole.

Et vers la fin de la réunion, on recevait un télégramme de Saint-Petersbourg annonçant que, ce même jour — 22 janvier 1905 — le tsar avait fait massacrer la foule, qui manifestait pacifi-

quement sur la Perspective Newsky. Il y avait des centaines de victimes... La Révolution commençait : la *Vierge Rouge* pouvait dormir en paix dans la demeure où nous venions de la conduire !

⁂

Louise Michel a beaucoup écrit.

Indépendamment de ses poésies, qui sont innombrables, elle a publié, seule ou en collaboration, plusieurs romans sociaux : *La Misère ; les Microbes humains* ; etc.

Elle écrivit surtout des *Mémoires ; La Commune ; Souvenirs et Aventures de ma vie,* sans parler d'un certain nombre d'œuvres inachevées (*La Conquête du Monde,* etc.)

Tout cela est romantique et véhément, sans méthode... et plein de répétitions.

Gustave Brocher (1) me confiait à Genève, que Louise avait caressé de projet de rédiger une...

(1) Ancien pasteur protestant devenu libre penseur, mari de Victorine Brocher, qui publia un livre très curieux (et très vécu !) sur la Commune de Paris : *Souvenirs d'une Morte Vivante.*

Encyclopédie. Estimant que les connaissances de notre vieille propagandiste étaient insuffisantes pour lui permettre de mener une telle œuvre à bonne fin, il eut beaucoup de mal à la faire renoncer à son projet. Rien ne prouve au surplus qu'elle ne fut pas arrivée, en se disciplinant un peu, à mettre sur pied une œuvre originale. Car elle ne manquait pas d'érudition et elle pouvait trouver des collaborateurs de choix.

LE SENTIMENTALISME DE LA « BONNE LOUISE »

Je n'insisterai pas sur la générosité et la bonté de Louise ; elles sont proverbiales et j'en ai déjà parlé.

« Un soir, Alphonse Montégut (de qui je tiens le fait) et son camarade Georges Meuzy, la rencontrent, en plein hiver, vêtue de pelures, c'est le mot, sous lesquelles elle grelottait. Malgré sa résistance, ils l'entraînent dans un magasin et la font habiller à neuf. Elle demande seulement à emporter ses vieux effets.

« Pour les donner sans doute ? », se disent Montégut et Meuzy.

« Oui et non. Rentrée chez elle, elle reprenait ses pelures et donnait les vêtements achetés par ses amis ! » (Lucien Descaves, *Le Journal*, 27 mars 1904.)

Il est assurément difficile d'aller plus loin dans la voie de l'abnégation !

Rochefort allait la voir régulièrement à la prison Saint-Lazare, où elle fut détenue après l'affaire des Invalides et il lui portait toujours quelques victuailles ou provisions. Il ne parvint jamais à obtenir qu'elle mangeât quelque chose en sa présence. Parbleu ! elle avait plus de plaisir à distribuer ces provisions à ses co-détenues qu'à les consommer elle-même...

« A la visite suivante, dit Rochefort, le Directeur m'apprenait invariablement qu'elle avait tout distribué aux autres détenues, s'étant, elle, contentée d'une tasse de café pour sa nourriture de toute une journée. »

Elle ne se bornait pas à venir en aide aux humains ; elle avait pour les animaux une véritable passion. Elle avait horreur de ceux qui font souffrir les bêtes et elle a pu écrire, dans ses Mémoires : « Au fond de ma révolte contre les forts, je trouve, de plus loin qu'il me souvienne l'horreur des tortures infligées aux bêtes. »

Son révolutionnarisme était donc fait, avant tout, de sensibilité.

On remplirait la moitié d'un volume avec les actes de dévoûment de *la Bonne Louise* pour les animaux. Depuis son enfance jusqu'à sa vieillesse, elle n'a jamais cessé de les aimer, de les soigner, de recueillir ceux qui étaient abandonnés, blessés ou malades...

Sur le bateau qui l'emportait au bagne, elle vit un spectacle révoltant :

«La chose la plus cruelle que j'aie vue, fut le long et épouvantable supplice qu'on fait subir aux albatros qui, aux environs du cap de Bonne Espérance, venaient en troupe autour du navire. Après les avoir pêchés à l'hameçon, on les suspend par les pieds, pour qu'ils meurent sans tacher la blancheur de leurs plumes. Pauvres moutons du Cap ! que tristement et longtemps ils soulevaient la tête, arrondissant le plus possible leurs cous de cygne, afin de prolonger la misérable agonie qu'on lisait dans l'épouvante de leurs yeux aux cils noirs ! » (*La Commune.*)

Elle protestait, mais l'on se moquait d'elle (même les autres forçats). On l'appelait la « Mère aux chats », la « Larme à l'œil », etc.

Mais elle protesta tellement que l'on finit, pour avoir la paix, par rendre la liberté (et la vie) aux malheureux albatros.

Au bagne, elle avait une véritable ménagerie, dont le principal ornement était une collection de huit chats...

A son retour, après l'amnistie, elle rapporta les cinq plus vieux, après avoir donné les trois plus jeunes à des amis qui restaient.

Sur le bateau, pendant l'interminable traversée, les cinq chats restèrent attachés « comme des chiens au rayon qui formait mon lit ; ils ne poussèrent pas une plainte, se contentant de me caresser tristement. »

Dans une rue de Londres, en plein hiver, elle demeura toute une nuit assise sur le bord du trottoir, tenant sur ses genoux la tête d'un cheval mortellement blessé et qu'on avait abandonné sur la voie publique. « Je l'ai consolé », disait-elle, en caressant le pauvre animal.

Comment pourrions-nous avoir l'inconscience de nous moquer d'un tel dévouement ? (1)

Certains ont prétendu que ce sentimentalisme était exagéré et, peut-être morbide.

Il faut tenir compte du fait que Louise Michel a renoncé au mariage, à l'amour, à la maternité, ce qui lui a permis de consacrer toute sa puissance sentimentale à la cause humanitaire. Sa fougue eut sans doute été moins grande si le cœur de la « Vierge Rouge » avait vibré pour un mari, un amant, des enfants, en même temps que pour la Révolution.

Doit-on en conclure que Louise fut une femme insensible à l'Amour, un tempérament congénitalement frigide ?

Ce serait certainement une erreur, car on sait que le cœur de l'intrépide communarde a battu amoureusement pour l'héroïque Théophile Ferré.

(1) Elle emportait un chat avec elle, dans ses tournées de conférences, dans un panier... Et Girault trouvait cela bien encombrant !

Qu'y eut-il entre eux ? Pas grand chose assurément, n'en déplaise à François Magnard, qui les représente à Versailles échangeant des serments à travers les barreaux (cité par Claretie, *Le Temps*). Les correspondances que nous possédons sont des lettres de *camarades*, dévoués et affectueux, vibrants d'une même foi révolutionnaire, mais ne contenant pas une phrase, pas un mot, pas une allusion de nature amoureuse, pas un projet concernant leur avenir personnel ou l'éventualité d'une union.

Girault, qui avait eu la possibilité d'entendre si souvent les confidences de la vieille révolutionnaire, m'a dit à maintes reprises que Louise avait passionnément aimé Ferré, mais que cet amour ne fut jamais avoué par elle et que Ferré ne l'eut d'ailleurs pas partagé. Quand il tomba, avec une bravoure impressionnante, devant le peloton d'exécution, Louise Michel se promit à elle-même de ne plus aimer aucun homme et de se mettre tout entière, avec un dévouement total et farouche, au service des souffrants, des humbles, des opprimés. Elle a tenu parole, admirablement.

(1) Elle eut aussi une très grande affection pour Marie Ferré, en qui revivait le souvenir du regretté Théophile et j'ai dit plus haut le terrible chagrin qu'elle éprouva lors de la mort de cette amie fidèle et brave.

Mais on ne trouvera aucune allusion à ce drame intime dans ses différents écrits. Par une pudeur délicate et noble, elle s'est efforcée de conserver pour elle seule le douloureux secret de son cœur brisé (1).

O Révolution ! Mère qui nous dévore
Et que nous adorons, suprême Egalité !
Prends nos destins brisés pour en faire une aurore..
Que sur nos morts chéris plane la Liberté ! (1)

⁂

Concluons donc : nous sommes incontestablement en présence d'une personnalité puissante, d'un dynamisme affectif extraordinaire, dont elle a fourni des preuves au cours d'un apostolat qui a duré une quarantaine d'années, sans se laisser détourner ou abattre par les persécutions, par le bagne ou la prison.

Combien de fois ne fut elle pas traitée de folle ou de détraquée ! La pauvre Louise ne l'ignorait pas :

(1) Poésie dédiée à la mémoire de Marie Ferré.